

Petits tableaux

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 36

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216647>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rambert, la *calotte* de poilu tressée, et ils s'appuieront en parlant sur la canne pyrogravée au chalet longtemps avant que la pyrogravure eût été mise à la mode. Les jeunes filles auront toutes pris la *coiffe*. Le Pays d'Enhaut est la seule région du canton où l'usage de la coiffe n'a jamais cessé; les vieilles la portaient encore quand les jeunes l'ont remise à la mode entre elles, bien avant l'Association des Vaudoises. Nos dames pourront chercher à découvrir en quel détail la coiffe du Pays d'Enhaut diffère de celle de Montreux qui est généralement portée.

Les visiteurs pourront entendre encore résonner le patois du Pays d'Enhaut, si différent des autres patois romands, et si difficile à transcrire que le Doyen Henchoz, pour écrire son lexique patois, dut emprunter deux signes à l'alphabet grec.

Enfin, les visiteurs verront un beau pays, aux vertes prairies et aux sombres forêts. Les montagnes douces forment un paysage aux lignes harmonieuses. Rien n'y effraie, comme dans le chaos des hautes Alpes, mais tout y parle de paix et de repos.

EVANOUISSEMENT. — Un mari et sa femme sont en promenade. C'était durant les fortes chaleurs d'il y a trois semaines. Tout à coup, madame se sent indisposée. Elle s'évanouit sur le trottoir. La foule s'amasse. Un médecin qu'on est allé quérir s'empresse autour de la malade qu'on a transportée dans l'allée d'une maison pour la soustraire à l'importune curiosité des badauds.

— Pardon, docteur, cela durera-t-il longtemps ? demande le mari.

— Au moins une demi-heure.

— Alors, j'ai le temps d'aller prendre deux décis. Madame, revenant soudain à elle et avec des yeux furibonds :

— Essaie seulement !



A LA DENT BLANCHE

POUR une histoire, c'est une histoire, dit Bonœil en secouant dans le feu les cendres de sa pipe; j'en vis encore, quoique, dans le moment, vrai, nous ne fussions pas fiers, mais pas fiers du tout... Vous la voulez ? La voici dans toute sa simplicité, sans hyperboles ni euphémismes, foi d'honnête chasseur.

Le lieu : un hôtel des Hautes Alpes, dix-huit cents mètres d'altitude et des Anglaises à tous les étages; le temps : la première semaine de septembre; les personnages : Beautir, Grimpatout, Piedefer, Boisec et votre serviteur. Vous connaissez les types, tous chasseurs endiablés aussi incapables de manquer leurs coups que de le raconter sans l'embellir de détails dont pas un mot n'est vrai.

Le jour où advint cette mémorable aventure, nous avions changé de quartiers et arrivions dans la soirée à l'hôtel de la Dent Blanche, où Grimpatout, empêché de monter plus haut, devait nous rejoindre. Nous avions à nous quatre pas moins de six chiens, tous du sexe fort, luxe aussi extravagant que dangereux et qui nous perdit comme vous allez le voir; les animaux, jusqu'à l'arrivée de Grimpatout, avaient vécu dans une paix parfaite, sans se soucier les uns des autres, pratiquant la maxime : Chacun pour soi et le gibier pour tous. Hélas ! survint Grimpatout et sa fidèle Diane, un amour de petite chienne, fine comme une levrette, poil ras, tout blanc, et grands yeux noirs si doux. On devine ce qui arriva... comme au temps du bon La Fontaine — nous avons, quoique chasseur, fait nos classiques :

*Deux coqs vivaient en paix; une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.*

Ah ! oui, la guerre, et quelle guerre, mes amis ! D'abord l'exorde : de sourds grognements, des oreilles dressées, des gueules entr'ouvertes montrant de larges crocs sous des lèvres retroussées. Puis Hector

regardant Diane trop attentivement, Mars lui saute à sa gorge; Stop, qui ne peut pas voir deux camarades se battre sans aussitôt prendre part à la lutte, mord dans le tas; Diamant à son tour l'empoigne à la nuque, et c'est bientôt une épouvantable mêlée, un ensemble de voix furieuses sortant rauques d'un fouillis multicolore de poils hérissés, de queues frémissantes, de corps qui roulent et se tortent. Aux hurlements de la meute enragée se mêlent les cris des chasseurs, jurons, rappels à l'ordre, coups de pieds et de poings pour séparer les combattants... Bref, jamais l'hôtel de la Dent Blanche n'avait vu pareil spectacle, ni oui semblable rumeur. Enfin pourtant chacun de nous réussit à saisir au collier sa bête, ou ses bêtes — car Piedefer et Beautir en ont chacun deux — et un calme relatif nous permet de tenir conseil sur la situation.

L'hôtel est bondé, et nous avons négligé de nous annoncer. L'hôtelier, qui a fait une assez vilaine grimace en nous voyant inopinément surgir sur son perron, n'a pu nous donner qu'une chambre à trois lits, au quatrième, sous les ardoises. Trois lits pour cinq, c'est peu, mais en dédoublant deux, cela fera le compte; un matelas sur le plancher n'est pas pour effrayer des buveurs d'air qui, le plus souvent, gisent sur le foin des chalets. Mais il y a les chiens.

— Que faire, camarades ? demande Beautir, notre doyen et chef de file. Nous voilà jolis avec ces bêtes endiablées. La cloche du souper va sonner; impossible de les laisser seules ici pendant le repas. Comme feu M. Jabot, nous ne retrouverions que les six queues.

— Prenons-les avec nous.

— Superbe ! pour qu'ils recommencent la bataille en pleine table d'hôte ! Cent dineurs, six sommeliers en frac, majordome à favoris rouges.

— Enfermons Diane dans notre armoire, car remarquez que nous avons une armoire. Ne la voyant plus, ces messieurs se tiendront tranquilles.

— Et mon Rip mangera la porte... Je le connais; d'une nuit, quand c'est son idée, il fait dans une cloison un trou où passerait un veau de six mois.

— Attachons-les, très court, chacun à un pied de lit.

— Ils briseront leurs lisses ou traineront les lits jusqu'à bonne portée de gueule.

— Alors qu'un de nous se dévoue pour les promener pendant le repas.

— Pour périr comme Démocrite, mangé par ses chiens.

— Non, rien de tout cela, intervient Grimpatout, j'ai un plan, le bon. Diane est la sagesse même; où que je lui dise de se coucher, elle y reste aussi immobile qu'un chien de faïence. Donc je descends très tôt, le premier, à la salle à manger, où je la mets à mes pieds sous la table; elle est si petite que personne ne la verra. Vous, vous laissez ici vos six fauves qui, loin d'elle, redevenus doux comme leurs maîtres, attendront tranquillement sous nos lits, ou dessus, notre retour... Voilà; je me dévoue; c'est la seule manière de sortir d'embaras : Un pour tous, tous pour un.

— Bravo, Grimpatout ! Bien pensé ! criions nous tous d'une voix.

Le gong justement retentit pour le premier appel. Grimpatout, suivi de Diane, se glisse dans la salle à manger encore déserte, et, sa bête à ses pieds, s'installe sur sa chaise de l'air d'un homme que l'appétit dévore. Nos animaux, ne voyant plus l'objet de leur jalousie, se calment comme par enchantement, si bien que cinq minutes après, au second appel du gong, nous les laissons paisiblement couchés en rond chacun dans son coin. Mon Rip est déjà sur mon lit, mais qu'importe; une aimable indulgence s'impose et ma femme n'en saura rien.

(A suivre.)

Dr Châtelain.

PLUS DUR QUE LA JUSTICE DE BERNE

L'une des premières justices de paix dont fut doté le Cercle de Gingins, au début du XIX^{me} siècle, avait comme juge de paix : le citoyen *Roch*, bourgeois de Chésérax, famille actuellement éteinte; comme greffier : le citoyen *Fer*, également de Chésérax, et l'huissier, bourgeois de Gingins, s'appelait *Rocheaix*.

O. D.

LA TABATIÈRE DE F. C. DE LA HARPE

(Notice historique sur les Ecoles Normales Vaudoises, préparée pour l'Exposition de Genève par H. Mayor, professeur.)



Le 24 septembre 1838, Monsieur le Président du Comité des Ecoles Normales rappelle que Monsieur le Général de La Harpe a légué à l'Ecole Normale une tabatière en or, garnie de diamants, et un étui en or pour être vendus au profit de cette école.

Les exécuteurs testamentaires ont fait estimer la tabatière par M. Both, à Genève, qui l'a estimée 5840 francs de France; M. S., à Paris, l'a estimée, prix marchand, 4978.75 francs de France. Elle avait coûté à l'Etat, lorsqu'il la donna à Monsieur de La Harpe 6478.71 francs.

On consulta le Département de l'Intérieur sur ce qu'il y aurait de plus avantageux. Le Comité pense qu'il faudra vendre la tabatière au prix marchand.

Le 15 novembre, Madame Veuve de La Harpe veut bien racheter la tabatière et l'étui pour 5000 francs de France. Monsieur le Président l'en remercia. On propose au Département de l'Intérieur de capitaliser la somme en bonnes créances hypothécaires et d'employer les intérêts conformément aux intentions présumées du Général : achat de livres, objets d'enseignement, secours aux régents ou aux élèves des deux écoles. Ratifié par le Conseil d'Etat.

(Revue Historique Vaudoise 1896.)

Communiqué par O. D.

PETITS TABLEAUX

I

Sur la Place.

C'est la marchande qui passe avec un gros panier tout rempli de tomates, de fruits et de légumes. Elle s'arrête parce qu'elle est fatiguée, puis elle va, de porte en porte, offrir sa marchandise.

* * *

C'est le facteur qui passe, avec son sac de cuir et sa casquette bleue. A cause de la chaleur, il porte une blouse de toile écrue avec des raies rouges. Il monte un escalier; j'entends le bruit de la sonnette, la vieille Louise vient lui répondre et s'en retourne en clopinant. Il est déjà redescendu, il traverse toute la place sans regarder les femmes qui lavent le linge à la fontaine. Il s'arrête devant le four où l'on sent la bonne odeur du pain frais, et il cause un instant avec la boulangère.

* * *

C'est monsieur le pasteur qui passe. Il est en haut de forme, en redingote noire, en gilet blanc avec chaîne de montre en or. On voit les lavandières baisser la tête, elles se taisent sur son passage.

Mais les langues reprennent quand il a traversé la place. On voit venir un char de paille. Les poules gloussent sur la route et se roulent dans la poussière. Les lézards dorment sur les pierres; les volets sont tirés et les villageois sur le seuil des portes se disent :

— Cachons-nous, voilà le ministre !

II

La lune monte...

Le soir est venu, le soir attendu; il fait tout gris sur la prairie; et le grand ciel est doux à voir, dans l'ombre et le silence.

* * *

La lune monte,
elle grandit,
elle s'arrête,
elle regarde derrière le tilleul.
Elle profile sur la place
les ombres fantastiques
des avants-toits.

* * *

La lune monte,
elle grandit,
on voit ses yeux, son nez, sa bouche.
Les étoiles pâlisent,
et sur les toits, les girouettes,
tournent plus vite
au vent de la montagne.
La lune monte,
elle grandit,
on dirait qu'elle vit.

Jean des Sapins.

**QUELQUES MOTS SUR
LE « RANZ DES VACHES »**

DANS le patois de la Suisse romande, *ranz* signifie : une suite d'objets allant à la file. En celtique (Ran) et en allemand (Reihen) nous trouvons la même signification, dit un vieux chroniqueur de 1800-

Cet air, fort ancien dans nos Alpes, ne varie guère pour la mélodie. Le fonds de l'histoire reste le même; seul, le nombre des couplets est plus ou moins grand. L'histoire est simple :

Les vachers de Gruyère conduisent le troupeau sur la montagne, mais les fondrières les arrêtent, ils sont embourbés. Ils décident d'aller auprès du curé lui demander de dire une messe pour leur faciliter le passage.

Celui-ci demande un fromage pour sa peine :

- (Il) te faut me donner un petit fromage,
Mais ne faut pas l'écremer.
- Envoyez-nous votre servante,
Nous lui ferons un bon fromage gras.
- Ma servante... elle est trop jolie,
Vous pourriez bien me la garder!
- N'ayez pas peur, notre prêtre,
Nous n'en sommes pas tant affamés!
- De trop embrasser votre servante,
Faudrait peut-être nous confesser.
- De prendre le bien de l'Eglise,
Nous ne serions pas pardonnés!

Le bon curé récite une messe; pendant ce temps, la fondrière a séché et les vaches ont tant de lait qu'il faut s'y reprendre à deux fois pour faire le fromage.

En 1710, le *Ranz* fut imprimé pour la première fois dans un curieux écrit dont le Bâlois Zwinger était l'auteur.

Dans cet écrit, intitulé : *Dissertation sur la nosologie*, il est dit :

« Je ne puis me dispenser de parler d'une cause singulière qui rend la nostalgie fréquente parmi les soldats suisses au service de France et de Hollande, et que leurs officiers connaissent très bien. C'est une certaine chanson que les bergers ont accoutumé de chanter ou de jouer en gardant leurs troupeaux dans les Alpes Helvétiques. Si les recrues arrivées depuis peu au régiment entendent cette chanson, elle leur rappelle si vivement leur Patrie et leur donne un ennui si profond que ces pauvres gens tombent malades. Les officiers s'étant aperçus que quelques-uns en mouraient, que d'autres désertaient pour retourner chez eux, furent obligés de défendre dans les régiments, sous les peines les plus sévères, de chanter, de jouer, même de siffler cette chanson ».

A la fin du XVIII^{me} et au début du XIX^{me} siècle, la musique du *Ranz des Vaches* jouissait d'une grande vogue.

Jean-Jacques Rousseau la donnait, mais arrangée et retouchée à sa manière dans son *Dictionnaire de Musique*.

Grétry (1741-1813), compositeur d'opéras qui eurent un grand succès, s'en servait dans une ouverture intitulée : *Guillaume Tell*.

Adam (1803-1856), professeur de composition au conservatoire de Paris, l'introduisait dans une *Méthode de piano* et le plus grand violoniste du même

temps, Viotti, prenait un extrême plaisir à jouer cet air dans ses concerts.

De nos jours on ne serait pas un bon Suisse si l'on n'en savait au moins un couplet et nos compatriotes à l'étranger n'ont pas de réunion sans que l'on y chante le *Ranz des Vaches*.

M. A. M.



8 QUINZE JOURS DANS LE HASLI

Mouni était dans un état de frayeur difficile à décrire. Tout son corps tremblait et ses regards vacillants jetaient des étincelles. L'Anglais se mit à le caresser, à le rassurer de la voix et des mains; il le détacha et le conduisit dans la grotte, et s'étant assis à l'entrée, pour faire bonne garde, il prit ses tablettes pour constater que les loups dans le Titlis du Schwitserland, ils étaient des bêtes féroces qui aimaient beaucoup les bœufes crus des ânes qu'ils trouvent attachés au pâturage d'un arbrisseau. Ce qui le confirmait que le lune, il être pleine de vertus, car il disparaissait le matin à l'occident, derrière les montes, pour ne pas voir s'accomplir sous son doux petits yeux d'aussi révoltantes cruautés.

Un drame dans la montagne.

La matinée était déjà avancée lorsque Frantz reparut devant la grotte, avec le chamois lié par les pieds et passé à travers ses épaules. C'était une belle pièce de vénerie. Milord l'examina en amateur et en gourmet, et dans sa satisfaction, il porta à quinze guinées son contrat avec Frantz, à la condition que le chamois serait sa propriété.

Il était temps de déjeuner. Ils sortirent donc les provisions de la gibecière, et leur firent un copieux déchet. Avec un chamois abattu, un chasseur redescend vers la plaine et l'Anglais ne désirait plus que retourner au milieu des vivants.

— Nous allons partir, dit Frantz, mais nous ne passerons pas par les sentiers où nous sommes venus. Nous allons filer dans la direction du Surenen, j'ai vu ce matin que les chamois ont fui de ce côté. Nous guetterons en route où ils ont choisi d'autres retraites, et nous gagnerons Engelberg pour revenir à Meiringen par la route postale. Ma foi, je languis de revoir ma vieille mère, pour lui montrer qu'il ne m'est rien arrivé de fâcheux.

La petite caravane, après s'être bien restaurée, et réchauffée aux rayons du soleil, se remit en route. Frantz désigna du doigt à l'Anglais la partie de la montagne où ils allaient se rendre; mais pour y arriver, il fallait monter une côte, traverser un grand névé ou champ de neige prêt à former un nouveau glacier.

Un nuage qui avait plané toute la nuit sur ce champ glacé, se décidait à naviguer dans les airs. En connaisseur expérimenté de la localité, Frantz voulut traverser le névé vers sa partie la plus élevée, parce qu'elle offrait moins de danger. Le soleil, en fondant les glaces, creuse souvent des cavernes profondes qui sont masquées par une voûte fragile. Au bord supérieur d'un glacier, on court moins le risque d'être pris dans l'un de ces traquenards.

Or, gravir la côte servant de base au névé, n'était pas une ascension agréable. L'eau qui s'était écoulée la veille, des neiges fondues, avait détrempé ici et là le terrain. Quelques rapides ruisseaux glissaient dans leurs lits et se frayait souvent un passage où le pied du montagnard avait cru tracer un sentier; aussi Frantz, quoique assez embarrassé de son attirail de chasse, était-il souvent forcé de venir prêter son aide et sa pique des Alpes à l'Anglais, pour le tirer, lui et son âne, des plus mauvais pas.

Après une heure de combat, la côte est enfin franchie. Les voilà sur le névé, dont déjà la partie supérieure avait pris toute la nature d'une petite mer de glace. Ils s'engagèrent sur la croûte solidifiée, Frantz marchant en avant, comme éclaireur, pour sonder la

route; l'Anglais et son âne suivant ses pas, chacun à pied.

Tout semblait promettre une heureuse réussite pour cette traversée, quand ils se trouvèrent devant une gorge sauvage assez profonde, formée par une récente déchirure du glacier.

(A suivre.)

Ménil CATALAN.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

La réunion de Gryon.

Les Vaudoises de Gryon nous préparent une charmante réception et travaillent activement pour que la réunion d'automne 1921 laisse à toutes les meilleures souvenirs.

En s'inscrivant, les sections et les Vaudoises isolées devront spécifier s'il faut leur préparer un lit ou si elles coucheront dans une grange ou ailleurs, si elles souperont, déjeuneront et dîneront à l'hôtel. Celles qui le préfèrent pourront apporter leurs provisions et trouveront thé ou soupe à l'hôtel, comme nous avions fait à Nyon. Chacune fera comme il lui plaira.

Il importe surtout de s'inscrire avant le 10 septembre en indiquant l'heure d'arrivée à Bex, le nombre des participantes, si elles souperont, coucheront, déjeuneront et dîneront.

Le Comité Central.

Le Comité Central est convoqué pour le mercredi 14 septembre, à 14 h. 30, chez Madame Widmer-Curtat, Riant-Site B, Montbenon, Lausanne. A l'ordre du jour : La réunion de Gryon.

La Marche des Vaudoises.

M. G.-A. Cherix a composé, sur des vers charmants de Madame Widmer-Curtat, une *Marche des Vaudoises* qui sera chantée pour la première fois à Gryon, le 25 septembre.

Les sections et les Vaudoises isolées désireuses de se procurer cette marche (à deux, trois ou quatre voix, à volonté) sont priées de s'adresser à Madame Chatelan, les Clochetons 17, à Lausanne, en indiquant le nombre d'exemplaires (prix : 30 cent. pièce).

* * *

Les répétitions du Chœur des Vaudoises de Lausanne reprendront lundi 5 septembre, à 8 h. précises. Les Vaudoises désirant faire partie de cette section sont priées de s'adresser à Madame Mermoud, Villa d'Ossola, Ouchy.

ROYAL BIOGRAPH. — Au programme de cette semaine, deux succès modernes : *Le Pantin meurtri*, superbe drame vécu, en 3 actes, une page réelle de la vie douloureuse et imprévue d'artistes. *Le Pantin meurtri* plaira à tout le monde. La seconde partie du programme comporte *La revanche du destin*, charmante comédie sentimentale, en 3 actes. A chaque représentation la *Royal-Revue*, documentaire mondial des plus intéressants et des plus variés, et le *Gaumont-Journal*. Dimanche 4, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements
.. .. Travaux pour amateurs

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édité resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.